

FRANCIS, R. Douglas, Richard JONES et Donald B. SMITH,
*Origins. Canadian History to Confederation et Destinies.
Canadian History Since Confederation.* Toronto, Holt, Rinehart
and Winston of Canada Ltd, 1988. xv-410 p., xvi-493 p. 25,95 \$
chacun.

Pierre Trépanier

Volume 42, Number 4, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304754ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304754ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Trépanier, P. (1989). Review of [FRANCIS, R. Douglas, Richard JONES et Donald B. SMITH, *Origins. Canadian History to Confederation et Destinies. Canadian History Since Confederation.* Toronto, Holt, Rinehart and Winston of Canada Ltd, 1988. xv-410 p., xvi-493 p. 25,95 \$ chacun.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 42(4), 626–629. <https://doi.org/10.7202/304754ar>

FRANCIS, R. Douglas, Richard JONES et Donald B. SMITH, *Origins. Canadian History to Confederation et Destinies. Canadian History Since Confederation*. Toronto, Holt, Rinehart and Winston of Canada Ltd, 1988. xv-410 p., xvi-493 p. 25,95 chacun

Voici un manuel, en deux volumes, de l'histoire du Canada depuis les tout premiers débuts jusqu'à nos jours. En neuf cents pages, armés d'une documentation solide, les auteurs arpentent le pays dans toute sa géographie, y compris le Grand Nord, et tout son passé, sans exclure la préhistoire. L'esprit de l'ouvrage rappelle celui de *Canada: unité et diversité* de Paul G. Cornell, Jean Hamelin, Fernand Ouellet et Marcel Trudel, publié par la même maison d'édition en 1968. Les mots *origins* et *destinies* au pluriel soulignent la volonté bien arrêtée de rendre compte des cheminements particuliers des nombreux groupes qui ont fait le Canada. Le traitement de l'histoire des autochtones est particulièrement soigné et pousse le récit jusqu'aux revendications contemporaines. Les auteurs évitent le ton militant ou larmoyant. Même sobriété dans les pages réservées aux femmes. Certains chapitres d'histoire régionale se recommandent par leur haute qualité, tel celui, excellent, sur Terre-Neuve (I, p. 378). De ces expériences multiples, les auteurs réussissent moins bien à dégager «l'histoire commune» (I, p. iii). Le lecteur referme les deux tomes

sans avoir d'idée claire sur la (?) culture canadienne. En revanche il a appris que Mackenzie King incarne le type canadien: «Perhaps he simply illustrated characteristics of the quintessential Canadian — blandness, self-righteousness, a tendency to the highest ideals while showing that they could always be bent to accommodate pragmatic concerns.» (II, p. 304) Ce stéréotype relève-t-il de la psychologie des peuples, du racisme ou de l'humour? S'il y a telle chose qu'une unité canadienne, on aurait aimé découvrir sur quoi elle se fonde. Les auteurs ratissent pourtant bien large, à l'occasion: n'ont-ils pas intitulé «Les premiers Canadiens» le chapitre sur les aborigènes avant l'arrivée des Européens? À cette époque, il n'y avait ni Canada, ni Canadiens au sens contemporain. Ne vaudrait-il pas mieux abandonner certains thèmes au gouverneur général? Après tout, n'est-il pas obligé, lui, de par ses fonctions, de faire de ses discours autant de variations sur le *canadianisme* et de traquer tous les indices de fraternité transhistorique et transcontinentale? Mais l'impression reste d'un pays maintenu ensemble par l'intérêt et l'effondrement de l'autonomie personnelle, c'est-à-dire la prospérité économique et la sécurité sociale. D'âme? Point. À moins qu'elle ne frémissse sous les brosses du Groupe des Sept, qui la débusque dans la nature de l'Ontario nordique, avec ses arbres, ses rocs et ses lacs, loin de la ville et du matérialisme du Sud, où le véritable esprit canadien ne peut que s'étioler (II, p. 240). Alors pourquoi les Canadiens s'entassent-ils dans les villes les plus rapprochées de la frontière américaine? Est-ce le multiculturalisme ou même l'interculturalisme qui leur créeront une âme de rechange? Mais, avouons-le, un petit tour de la planète suffit à nous convaincre que le Canada n'est pas si mal partagé: c'est une indubitable réusite matérielle et une oasis de paix.

Dans l'ensemble, le manuel est de sensibilité social-démocrate et raisonnablement nationaliste. Les auteurs ont beaucoup d'indulgence pour les contraintes collectives quand il s'agit du bien des «défavorisés», défini, bien entendu, par les technocrates et les intellectuels de l'État-providence. Dans ces cas, même en matière linguistique, les libertés individuelles sont reléguées au second plan. Témoin la position des auteurs sur la loi 101 (que bien des anglophones jugeront excessivement tolérante), qui montre que sur un territoire donné, deux langues dominantes ne peuvent coexister qu'en théorie: «[...] perhaps no other solution existed to the language problem during these years. It would have been impossible to promote aggressively the use of French while not undermining the important, even dominant, role of English in Quebec, particularly in the province's economy.» (II, p. 371) De temps à autre, les auteurs — dont généralement l'audace n'est pas la marque de commerce, ni l'originalité d'ailleurs — se contentent d'énoncer des propositions contraaires, mais passe-partout, sans marquer leur préférence. Ainsi le rejet du libre-échange par King en 1947 leur inspire ce commentaire: «Thus Canada either missed a golden opportunity at bringing about free trade or saved its economic independence and political sovereignty by successfully resisting the siren-call of continentalism.» (II, p. 316) À y regarder de plus près, cette alternative est-elle neutre? En somme, jugé à partir du consensus social de centre-gauche, le discours paraîtra sage et modéré à la majorité des lecteurs. Cet aimable conformisme déteint même sur le style, d'ordinaire clair, mais assez souvent terne, parfois pire que terne. Peut-on écrire, même en anglais: «Diefenbaker's French was dreadful and often the subject of ridicule. His royalism, his ferocious loyalty to the Union Jack during the Flag debate of 1964, his championing of

so-called unhyphenated Canadianism — in Quebec these aspects were reasons *not* to vote for him.» (II, p. 436) La lecture de ce travail collectif ne suscite globalement aucun enthousiasme. Il y manque la griffe d'une forte personnalité — pour la pensée et pour le style — comme chez Groulx, Creighton, Morton ou Lower, des historiens passionnés et passionnants. Ces derniers proposaient de l'histoire du Canada une image cohérente, unifiée par quelques idées-forces, par une foi, si l'on veut. Ici les auteurs nous tendent un kaléidoscope: plus de maîtres, que des professeurs.

Mais ces professeurs ont atteint leur objectif, qui était de rédiger un manuel utile, à jour et fiable, ce qui n'est pas une mince tâche. Utilisé de concert avec les *Readings in Canadian History*, de deux des auteurs, le manuel se révélera un remarquable outil pédagogique, le meilleur sans doute sur le marché. Pour se garder de toute erreur et intégrer la recherche historique récente, les auteurs ont fait appel à une brochette de trente-huit historiens, qui ont fait des suggestions et révisé le texte en tout ou en partie. Une réédition permettra de corriger les coquilles et, surtout, de remplacer les cartes, dont beaucoup sont empruntées à d'autres ouvrages parus chez le même éditeur et sont presque illisibles. Au total, les étudiants anglophones peuvent se réjouir; quant aux francophones, ils devront se rabattre sur *Le Canada: étude moderne* de Ramsay Cook, en attendant une traduction éminemment problématique.

La valeur du manuel reconnue et proclamée, chacun trouvera à redire ici et là, en fonction de ses centres d'intérêt ou même de ses dadas. Je conviens de la pertinence pédagogique de l'anecdote, du détail biographique, de la narration colorée, mais il arrive qu'ils fleurissent aux dépens de l'exposé de réalités fondamentales, tels le régime seigneurial ou la transition démographique. Ailleurs, l'espace démesuré consacré à l'affaire Guibord, en soi amusante, exotique même à notre époque de laïcisme triomphant, a pour conséquence que la présentation du groupe ultramontain tient de la caricature. De même, s'agissant toujours du Québec, les auteurs insistent lourdement sur la puissance cléricale et sous-estiment systématiquement la part du libéralisme dans l'évolution des idéologies. Sur ces deux points, le manuel date un peu.

Il arrive qu'avec des détails vrais on écrive une histoire apparemment fausse. Les auteurs soutiennent que jusqu'après 1755, dans la plupart des établissements acadiens, se trouvait au moins une famille dont l'un des conjoints était Amérindien (I, p. 128). Ne risque-t-on pas d'induire en erreur le lecteur inattentif, qui sera tenté de conclure à un fort taux de métissage alors que la vérité est précisément l'inverse, exception faite des régions excentriques comme La Hève et le Cap Sable? J'ai des réserves sur d'autres points. Selon la version d'habitude retenue, La Tour n'a pas tué d'Aulnay, qui est mort accidentellement par noyade (I, p. 127). La proportion indiquée d'anglophones à Montréal en 1867 est erronée (II, p. 13). Selon le recensement de 1871, sauf erreur, ce sont les méthodistes et non les anglicans qui formaient la confession protestante la plus nombreuse (II, p. 16). Il est exagéré de parler de gouvernement parlementaire en Colombie-Britannique avant l'entrée dans la Confédération puisqu'il n'était même pas vraiment représentatif (II, p. 31). Que le recrutement de volontaires au Québec ait été confié à un méthodiste ou à des ministres protestants au cours de la Grande Guerre est une légende, s'il faut en croire Desmond Morton (II, p. 189). L'École Sociale Populaire n'a pas été fondée en 1909 (II, p. 205). Le Workmen's Compensation Act de 1911 en Ontario

avait été précédé au Québec par la loi sur la réparation des accidents du travail de 1909, qui, pour la première fois, reconnaissait la notion de risque professionnel (II, p. 204). Je trouve assez peu convaincante l'opinion que le manque d'enthousiasme des Canadiens français pour la guerre, en 1939-1945, serait attribuable partiellement aux sympathies pro-fascistes affichées par le clergé québécois (II, p. 238). Les Indiens et les Métis constituent, paraît-il une «sizeable minority» dans le Québec contemporain (II, p. 332). J'ignore combien il y a de Métis, mais le nombre d'Indiens et d'Inuit ne doit pas dépasser de beaucoup les 40 000 et représente moins d'un pour cent de la population québécoise. Évidemment, il y a «sizeable» et «sizeable», c'est affaire de coup d'oeil. Tout cela et d'autres choses encore se corrigeront facilement lors de la seconde édition, si les auteurs sont d'accord. Je pardonne même à ces derniers d'avoir mentionné Laura Secord (I, p. 211), mais passé sous silence Madeleine de Verchères. Enfin, il me semble que le fait incontournable du XXe siècle finissant, c'est la révolution féministe, sur laquelle insistent trop peu les auteurs. Néanmoins c'est sans hésitation que je recommande aux collègues ce travail consciencieux. Le difficile n'est pas de rêver le manuel idéal, mais de l'écrire.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

PIERRE TRÉPANIÉ